



## Hospitalité

### Choix de textes pour les élèves

#### Liste des extraits de textes

Mary Pope Osborne raconte les aventures d'Ulysse	p.2
La Bible et le Coran : l'hospitalité d'Abraham	p.4
La Belle et la Bête (Mme Leprince de Beaumont)	p.5
Matéo Falcone (P. Mérimée)	p.7
Le mendiant (V. Hugo)	p.9
Les Misérables (V. Hugo)	p.10
La légende de saint Julien l'Hospitalier (G. Flaubert)	p.13
L'hôte (A. Camus)	p.15
Le Chambon-sur-Lignon	p.18
Les étrangers et nous (E. Balibar)	p.20

## Mary Pope Osborne raconte les aventures d'Ulysse,

trad. Françoise de Guibert, Albin Michel Jeunesse, 2005, pp. 104-116

Dans la salle, certains se mirent à crier de peur en voyant cet étranger au visage hagard. Mais aussitôt Ulysse s'adressa à la reine avec passion : « Ayez pitié de moi, je vous en prie ! dit-il. Je suis venu ici par-delà les mers. Aidez-moi à trouver le chemin du retour pour rejoindre ma maison, ma femme et mon fils. »

Tout le monde dans la salle s'était figé et observait Ulysse agenouillé devant la reine. Enfin, un vieil homme brisa le silence. « Nous devons honorer les traditions anciennes, dit-il. Le puissant Zeus nous recommande de ne jamais rejeter un étranger qui demande notre protection. Donnez à cet infortuné un siège et offrez-lui du vin et un souper. »

Le roi Alcinoos prit alors Ulysse par la main et le conduisit jusqu'à un fauteuil proche du sien. Une servante apporta un bassin d'argent et lava les mains du voyageur. D'autres lui donnèrent du pain, de la viande et du vin.

Le roi et la reine, ainsi que tous leurs invités, levèrent leurs coupes. « A Zeus, protecteur des hommes d'honneur », dit le roi. Puis, regardant Ulysse, il ajouta : « Vous êtes peut-être vous aussi un immortel venu sur terre pour mettre à l'épreuve notre hospitalité. »

Ulysse hocha la tête. « Je vous en prie, seigneur, ne me prenez pas pour un dieu. Je n'ai rien d'un immortel, pas plus par le corps que par l'esprit. En vérité, je suis le plus misérable des hommes. Si seulement vous saviez les peines que j'ai endurées... »

Le roi Alcinoos parut ému par les humbles paroles d'Ulysse. Il se tourna vers ses invités. « Rentrez tranquillement chez vous, dit-il. Demain, nous honorerons ce voyageur par un banquet. »

Quand les invités eurent tous fait leurs adieux, Ulysse resta seul avec le roi et la reine, qui lui parla doucement : « Je vois que tu ne portes pas tes propres vêtements, mon ami, car ce linge est celui que ma fille [la princesse Nausicaa] a emporté à la rivière ce matin. Tu as dit être venu de par-delà les mers. En vérité, qui es-tu ? Où est ta patrie ? »

Ulysse ne voulait pas révéler sa véritable identité au roi et à la reine. Aussi il se contenta de raconter son départ de l'île de Calypso et comment il avait échappé à la terrible tempête. Il leur fit part de la gentillesse de leur fille.

Satisfaite par son récit, la reine ordonna à ses servantes de préparer une chambre pour Ulysse. Il fut bientôt dans un lit, étendu sous de beaux draps de toile pourpre. Aussitôt que les torches furent éteintes, il plongea dans un profond sommeil.

Le lendemain matin, les domestiques se mirent à préparer un grand banquet. Ils rôtirent moutons, porcs et bœufs. Un messager fut envoyé pour convoquer le meilleur chanteur du pays, un aède aveugle.

Alors que les domestiques du roi Alcinoos s'activaient pour le banquet, la déesse Athéna parcourait les rues de la ville. Ayant pris les traits d'un messager du roi, elle appelait chaque citoyen de cette manière : « Venez, seigneurs et princes ! Venez entendre les aventures de l'étranger qui arriva hier chez le roi ! »

Une grande foule se rassemblait devant le palais. Quand le roi amena Ulysse devant son peuple, tous sautèrent et l'étonnement se lut sur les visages. Bien qu'encore fatigué par son épreuve en mer, Ulysse sentit qu'Athéna lui avait donné l'apparence d'un homme plus grand et plus fort et un air empreint de dignité.

Alors que les festivités commençaient, le chanteur aveugle s'installa au pied d'une colonne avec sa harpe. Bientôt, l'inspiration lui vint et il chanta les louanges des soldats célèbres morts sur le champ de bataille. Il évoqua les héros de la guerre de Troie : le brave Achille et le fameux roi Agamemnon.

Pendant que l'aède chantait, Ulysse pensait au sort de ses amis disparus et des pleurs gonflaient ses paupières. Pour que personne ne puisse voir ses larmes, il cacha son visage dans son vêtement. Il ne voulait pas qu'on devine sa véritable identité.

Mais plus tard, après les épreuves sportives et les jeux, Ulysse se sentit joyeux et confiant. Il interpella le musicien : « Raconte-nous l'histoire du cheval de bois qui aida les Grecs à gagner la guerre ! Si ton chant dit la vérité sur la chute de Troie, je ferai l'éloge de ton art tout autour du monde ! »

Le poète commença son chant en évoquant le roi Ulysse. Il dit comment celui-ci avait ordonné la fabrication d'un cheval de bois géant et comment il s'était caché dedans avec ses meilleurs soldats. Il chanta encore la façon dont les Troyens avaient fait entrer le cheval dans leurs murs et la façon dont les Grecs, conduits par leur chef, étaient sortis à la nuit tombée et avaient assiégé la cité, gagnant la guerre grâce à cette ruse.

Tandis que chantait le poète, Ulysse ne pouvait retenir ses sanglots. Cette fois, il ne réussit pas à dissimuler son chagrin et il pleura sans retenue.

Le roi Alcinoos ordonna au chanteur de faire taire sa lyre. « Notre invité s'est ému à deux reprises en t'entendant évoquer la guerre de Troie, dit-il. J'imagine que tes paroles ont remué ses souvenirs. » Il s'adressa alors à Ulysse : « Ami, il ne faut pas dissimuler plus longtemps ton émotion, rien ne vaut la franchise. Dis-nous ton nom. Raconte-nous tes voyages et ce que tu as vu. As-tu assisté à la chute de Troie ? Tes amis ont-ils péri dans la bataille ? Je te demande de nous confier ton histoire. »

Ulysse se leva et fit face à la foule. « Par où dois-je commencer ? dit-il. Mon histoire est si longue et si triste à raconter. D'abord, je vous dirai mon nom : je suis Ulysse, le roi de la belle Ithaque. Mon île est basse et la mer qui l'entoure peut parfois être tumultueuse. Mais il n'y a pas de plus beau paysage que celui de sa patrie. Je n'ai pas vu mon île ni ma famille en vingt ans, depuis que je suis parti en bateau pour la guerre de Troie... »

Ulysse poursuivit son récit et raconta les dix années de guerre que livrèrent les Grecs à la lointaine cité de Troie, ainsi que le départ de la puissante flotte grecque après la victoire. (...)

A la fin de son incroyable récit, Ulysse poussa un soupir de tristesse. « La seule chose que je désire à présent, dit-il, c'est retrouver ma famille. Je veux retourner chez moi. »

Tous ceux qui avaient écouté Ulysse se turent avec respect. Après un long moment, le roi reprit néanmoins la parole : « Pendant de nombreuses années, cet homme a été tenu éloigné de l'île de ses ancêtres. Aujourd'hui, il ne demande qu'une chose : que nous l'aidions à rejoindre sa famille. Demain, cinquante-deux de nos meilleurs navigateurs armeront un navire et, au coucher du soleil, nous le ramènerons chez lui. »

Le jour suivant, les hommes du roi Alcinoos chargèrent un grand navire de vêtements parmi les plus fins et de cadeaux en or. Alors que le soleil baissait dans le ciel, ils sacrifièrent un bœuf à Zeus, le puissant souverain du mont Olympe.

« Puissent les dieux bénir votre famille à jamais pour votre gentillesse et votre générosité », dit Ulysse au roi.

Les marins installèrent une couverture sur le pont pour Ulysse. Ils l'encouragèrent à s'allonger et à prendre du repos pendant qu'ils navigueraient. Le valeureux Grec s'étendit en silence et ferma les yeux.

L'équipage prit place à bord. Les marins levèrent l'ancre et commencèrent à ramer. Comme le navire s'élançait dans la lumière du crépuscule, Ulysse s'endormit. Après des années de combat, contre les ravages de guerre, les tempêtes et les monstres, il ne se battait plus.

Le navire du roi Alcinoos filait sur la mer à l'allure d'un étalon en plein galop. Même un faucon n'aurait pu rivaliser de vitesse avec lui sur les vagues pourprées.

Une heure avant l'aube, le navire s'approcha d'une île. Entouré de talus escarpés, le port était à l'abri des vents forts. Ses eaux étaient calmes.

L'équipage jeta l'ancre et aborda sans qu'Ulysse ne sorte de son lourd sommeil. Les marins enroulèrent le guerrier dans sa couverture et le déposèrent doucement sur le sable. Puis ils le laissèrent dormir paisiblement à l'ombre d'un olivier. Ils posèrent les magnifiques cadeaux sur le sable près de lui : chaudrons de bronze, plats en or et vêtements richement ornés. Ensuite, ils retournèrent sur leur bateau et s'éloignèrent.

Après vingt longues années, Ulysse d'Ithaque était enfin de retour chez lui.

## **La Bible et le Coran : l'hospitalité d'Abraham**

### **La Bible, Genèse, 18, 1-16**

Yahvé lui [Abraham] apparut aux Chênes de Mambré, tandis qu'il était assis à l'entrée de la tente, au plus chaud du jour. Ayant levé les yeux, voilà qu'il vit trois hommes qui se tenaient debout près de lui ; dès qu'il les vit, il courut de l'entrée de la tente à leur rencontre et se prosterna à terre. Il dit : « Monseigneur, je t'en prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, veuille ne pas passer près de ton serviteur sans t'arrêter. Qu'on apporte un peu d'eau, vous vous laverez les pieds et vous vous étendrez sous l'arbre. Que j'aille chercher un morceau de pain et vous vous réconforterez le cœur avant d'aller plus loin ; c'est bien pour cela que vous êtes passés près de votre serviteur ! » Ils répondirent : « Fais donc comme tu as dit. »

Abraham se hâta vers la tente auprès de Sara et dit : « Prends vite trois boisseaux de farine, de fleur de farine, pétris et fais des galettes. » Puis Abraham courut au troupeau et prit un veau tendre et bon ; il le donna au serviteur qui se hâta de le préparer. Il prit du caillé, du lait, le veau qu'il avait apprêté et plaça le tout devant eux ; il se tenait debout près d'eux, sous l'arbre, et ils mangèrent.

Ils lui demandèrent : « Où est Sara, ta femme ? » Il répondit : « Elle est dans la tente. » L'hôte dit : « Je reviendrai vers toi l'an prochain ; alors, ta femme Sara aura un fils. » Sara écoutait, à l'entrée de la tente, qui se trouvait derrière lui. Or Abraham et Sara étaient vieux, avancés en âge, et Sara avait cessé d'avoir ce qu'ont les femmes. Donc, Sara rit en elle-même, se disant : « Maintenant que je suis usée, je connaîtrais le plaisir ! Et mon mari qui est un vieillard ! » Mais Yahvé dit à Abraham : « Pourquoi Sara a-t-elle ri, se disant : "Vraiment, vais-je encore enfanter, alors que je suis devenue vieille ?" Y a-t-il rien de trop merveilleux pour Yahvé ? A la même saison l'an prochain, je reviendrai chez toi et Sara aura un fils. » Sara démentit : « Je n'ai pas ri », dit-elle, car elle avait peur, mais il répliqua : « Si, tu as ri. »

Les hommes se levèrent de là et se dirigèrent vers Sodome. Abraham marchait avec eux pour les reconduire.

### **Le Coran, Sourate Li, 24-27**

T'est-il parvenu le récit des honorables hôtes d'Abraham ? Quand ils le surprirent chez lui et dirent : « Paix et salut ! » il dit « Paix et salut ! Gens inconnus de nous. » Il se retira discrètement parmi les siens pour apporter un veau gras. Il le leur avança et dit : « N'en mangerez-vous donc pas un peu ? »

## La Belle et la Bête

### Madame Leprince de Beaumont

(...)

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre, par laquelle on lui mandait qu'un vaisseau, sur lequel il avait des marchandises, venait d'arriver heureusement. Cette nouvelle pensa tourner la tête à ses deux aînées, qui pensaient qu'à la fin, elles pourraient quitter cette campagne, où elles s'ennuyaient tant ; et quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coiffures, et toutes sortes de bagatelles. La Belle ne lui demandait rien ; car elle pensait en elle-même, que tout l'argent des marchandises ne suffirait pas pour acheter ce que ses sœurs souhaitaient.

« Tu ne me pries pas de t'acheter quelque chose, lui dit son père.

- Puisque vous avez la bonté de penser à moi, lui dit-elle, je vous prie de m'apporter une rose, car il n'en vient point ici. »

Ce n'est pas que la Belle se souciait d'une rose, mais elle ne voulait pas condamner par son exemple la conduite de ses sœurs, qui auraient dit que c'était pour se distinguer, qu'elle ne demandait rien. Le bonhomme partit ; mais quand il fut arrivé, on lui fit un procès pour ses marchandises, et après avoir eu beaucoup de peine, il revint aussi pauvre qu'il était auparavant. Il n'avait plus que trente milles pour arriver à sa maison, et il se réjouissait déjà du plaisir de voir ses enfants ; mais comme il fallait passer un grand bois, avant de trouver sa maison, il se perdit. Il neigeait horriblement ; le vent était si grand, qu'il le jeta deux fois en bas de son cheval, et la nuit étant venue, il pensa qu'il mourrait de faim, ou de froid, ou qu'il serait mangé des loups, qu'il entendait hurler autour de lui. Tout d'un coup, en regardant au bout d'une longue allée d'arbres, il vit une grande lumière, mais qui paraissait bien éloignée. Il marcha de ce côté-là, et vit que cette lumière sortait d'un grand palais, qui était tout illuminé. Le marchand remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait, et se hâta d'arriver à ce château ; mais il fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval, qui le suivait, voyant une grande écurie ouverte, entra dedans, et ayant trouvé du foin et de l'avoine, le pauvre animal, qui mourait de faim, se jeta dessus avec beaucoup d'avidité. Le marchand l'attacha dans l'écurie, et marcha vers la maison, où il ne trouva personne ; mais étant entré dans une grande salle, il y trouva un bon feu ; et une table chargée de viande, où il n'y avait qu'un couvert. Comme la pluie et la neige l'avaient mouillé jusqu'aux os, il s'approcha du feu pour se sécher, et disait en lui-même, le maître de la maison, ou ses domestiques me pardonneront la liberté que j'ai prise, et sans doute ils viendront bientôt. Il attendit pendant un temps considérable ; mais onze heures ayant sonné, sans qu'il vît personne, il ne put résister à la faim, et prit un poulet, qu'il mangea en deux bouchées, et en tremblant. Il but aussi quelques coups de vin, et devenu plus hardi, il sortit de la salle, et traversa plusieurs grands appartements, magnifiquement meublés. A la fin, il trouva une chambre, où il y avait un bon lit, et comme il était minuit passé, et qu'il était las, il prit le parti de fermer la porte et de se coucher.

Il était dix heures du matin, quand il se leva le lendemain, et il fut bien surpris de trouver un habit fort propre, à la place du sien, qui était tout gâté. Assurément, dit-il en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne fée, qui a eu pitié de ma situation.

Il regarda par la fenêtre, et ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantaient la vue. Il rentra dans la grande salle, où il avait soupé la veille, et vit une petite table où il y avait du chocolat.

« Je vous remercie, madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. »

Le bonhomme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval, et comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé, et cueillit une branche, où il y en avait plusieurs. En même temps, il entendit un grand bruit, et vit venir à lui une bête si horrible, qu'il fut tout prêt de s'évanouir.

« Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête, d'une voix terrible ; je vous ai sauvé la vie, en vous recevant dans mon château, et pour ma peine, vous me volez mes roses, que j'aime mieux que toutes choses au monde. Il faut mourir pour réparer cette faute ; je ne vous donne qu'un quart d'heure pour demander pardon à Dieu. »

Le marchand se jeta à genoux, et dit à la Bête, en joignant les mains :

« Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyais pas vous offenser, en cueillant une rose pour une de mes filles, qui m'en avait demandé.

- Je ne m'appelle pas Monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête. Je n'aime pas les compliments, moi, je veux qu'on dise ce que l'on pense ; ainsi, ne croyez pas me toucher par vos flatteries. Mais vous m'avez dit que vous aviez des filles ; je veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement, pour mourir à votre place ; ne me raisonnez pas : partez, et si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois. »

## Matéo Falcone

### Prosper Mérimée (1829)

« Si vous avez tué un homme, allez dans le maquis de Porto-Vecchio, et vous y vivrez en sûreté, avec un bon fusil, de la poudre et des balles ; n'oubliez pas un manteau brun garni d'un capuchon, qui sert de couverture et de matelas. Les bergers vous donnent du lait, du fromage et des châtaignes, et vous n'aurez rien à craindre de la justice ou des parents du mort, si ce n'est quand il vous faudra descendre à la ville pour renouveler vos munitions. »

L'histoire se passe dans la maison de Mateo Falcone, non loin du maquis de Porto-Vecchio. Mateo Falcone a épousé Giuseppa après avoir tué son rival en amour. Il a eu trois filles (qui furent bien mariées) et enfin un fils, Fortunato, âgé de dix ans au moment des faits racontés par la nouvelle de Mérimée. Fortunato est la fierté et l'espoir de Falcone.

Un jour que Falcone s'est absenté avec sa femme, laissant Fortunato seul à la maison, un bandit poursuivi par les voltigeurs et blessé à la cuisse surgit et demande asile à Fortunato :

- « Tu es le fils de Mateo Falcone ? ... Je suis poursuivi par les collets jaunes. Cache-moi, car je ne puis aller plus loin.

- Et que dira mon père si je te cache sans sa permission ?

- Il dira que tu as bien fait. »

Après palabres et marchandages, Fortunato, contre une pièce d'argent, cache le bandit dans le foin. Peu après, les voltigeurs, dont l'adjudant est un parent de Falcone, entrent sur le domaine de Falcone et interrogent Fortunato. L'enfant résiste, se moque d'eux, les manipule, se joue de leur autorité, bref, il ne vend pas la cachette jusqu'au moment où l'adjudant lui fait miroiter une belle montre. « Celui-ci [l'enfant] montrait bien sur sa figure le combat que se livraient en son âme la convoitise et le respect dû à l'hospitalité. » Fortunato finit par se laisser tenter et, d'un signe du pouce, montre le tas de foin. Le bandit est pris et ligoté.

- « Fils de... ! lui dit-il [à Fortunato] avec plus de mépris que de colère ».

C'est à ce moment-là que Falcone revient avec sa femme. Son cousin d'adjudant lui raconte les faits.

« ... Nous venons d'empoigner Gianetto Sanpiero.

- Dieu soit loué ! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une chèvre laitière la semaine passée.

...

- Pauvre diable ! dit Mateo, il avait faim. »

Puis il apprend la trahison de son fils. Falcone serre les dents. Au moment où le bandit est emmené, celui-ci crache sur le seuil de la maison :

- Maison d'un traître !

C'est la pire des insultes pour Falcone

- Cet enfant est le premier de sa race qui ait fait une trahison.

Malgré les supplications de sa femme, il emmène Fortunato dans le maquis et l'abat d'un coup de fusil.

« Qu'as-tu fait ? s'écria-t-elle (Giuseppa)

- Justice.

- Où est-il ?

- Dans le ravin. Je vais l'enterrer. Il est mort en chrétien ; je lui ferai chanter une messe. Qu'on dise à mon-gendre Tiodoro Bianchi de venir demeurer avec nous.



## Le mendiant

Victor Hugo, *Les Contemplations* (1856)

Un pauvre homme passait dans le givre et le vent.  
Je cognai sur ma vitre ; il s'arrêta devant  
Ma porte, que j'ouvris d'une façon civile.  
Les ânes revenaient du marché de la ville,  
Portant les paysans accroupis sur leurs bâts.  
C'était le vieux qui vit dans une niche au bas  
De la montée, et rêve, attendant, solitaire,  
Un rayon du ciel triste, un liard de la terre,  
Tendant les mains pour l'homme et les joignant pour Dieu.  
Je lui criai : « Venez vous réchauffer un peu.  
Comment vous nommez-vous ? » Il me dit : « Je me nomme  
Le pauvre. » Je lui pris la main : « Entrez, brave homme. »  
Et je lui fis donner une jatte de lait.  
Le vieillard grelottait de froid ; il me parlait,  
Et je lui répondais, pensif et sans l'entendre.  
« Vos habits sont mouillés », dis-je, « il faut les étendre  
Devant la cheminée. » Il s'approcha du feu.  
Son manteau, tout mangé des vers, et jadis bleu,  
Étalé largement sur la chaude fournaise,  
Piqué de mille trous par la lueur de braise,  
Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.  
Et, pendant qu'il séchait ce haillon désolé  
D'où ruisselait la pluie et l'eau des fondrières,  
Je songeais que cet homme était plein de prières,  
Et je regardais, sourd à ce que nous disions,  
Sa bure où je voyais des constellations.

Décembre 1834

## Les Misérables, I, II, 3

### Victor Hugo, (1862)

En ce moment, on frappa à la porte un coup assez violent.

- Entrez, dit l'évêque.

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution.

Un homme entra.

Cet homme, nous le connaissons déjà. C'est le voyageur que nous avons vu tout à l'heure errer cherchant un gîte.

Il entra, fit un pas et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

Madame Magloire n'eut même pas la force de jeter un cri. Elle tressaillit, et resta béante.

Mademoiselle Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entra et se dressa à demi d'effarement, puis ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère et son visage redevint profondément calme et serein.

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille.

Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes, et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute :

- Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui, j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été à une autre auberge. On m'a dit : Va-t'en ! Chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier n'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoile. J'ai pensé qu'il pleuvrait, et qu'il n'y avait pas de bon Dieu pour empêcher de pleuvoir, et je suis rentré dans la ville pour y trouver le renforcement d'une porte. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre. Une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : Frappe là. J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici ? êtes-vous une auberge ? J'ai de l'argent. Ma masse. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bagne par mon travail en dix-neuf ans. Je payerai. Qu'est-ce que cela me fait ? j'ai de l'argent. Je suis très fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste ?

- Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettez un couvert de plus.

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table. - Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu ? Je suis un galérien. Un forçat. Je viens des galères. - Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia. - Voilà mon passeport. Jaune, comme vous voyez. Cela sert à me faire chasser de partout où je vais. Voulez-vous lire ? Je sais lire, moi. J'ai appris au bagne. Il y a une école pour ceux qui veulent. Tenez, voilà ce qu'on a mis sur le passeport : « Jean Valjean, forçat libéré, natif de ... - cela vous est égal... - Est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux. » - Voilà ! Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous ? Est-ce une auberge ? Voulez-vous me donner à manger et à coucher ? Avez-vous une écurie ?

- Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettez des draps blancs au lit de l'alcôve.

Nous avons déjà expliqué de quelle nature était l'obéissance des deux femmes.

Madame Magloire sortit pour exécuter ces ordres.

L'évêque se tourna vers l'homme.

- Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez.

Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage, jusqu'alors sombre et dure, s'empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou :

- Vrai ? quoi ? vous me gardez ? vous ne me chassez pas ? un forçat ! Vous m'appelez monsieur ! vous ne me tutoyez pas ! Va-t'en, chien ! qu'on me dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi j'avais dit tout de suite qui je suis. Oh ! la brave femme qui m'a enseigné ici ! Je vais souper ! un lit ! Un lit avec des matelas et des draps ! comme tout le monde ! il y a dix-neuf ans que je n'ai pas couché dans un lit ! Vous voulez bien que je ne m'en aille pas ! Vous êtes de dignes gens ! D'ailleurs j'ai de l'argent. Je payerai bien. Pardon, monsieur l'aubergiste, comment vous appelez-vous ? Je payerai tout ce qu'on voudra. Vous êtes un brave homme. Vous êtes aubergiste, n'est-ce pas ?

- Je suis, dit l'évêque, un prêtre qui demeure ici.

- Un prêtre ! reprit l'homme. Oh ! un brave homme de prêtre ! Alors vous ne me demandez pas d'argent ? Le curé, n'est-ce pas ? le curé de cette grande église ? Tiens ! c'est vrai, que je suis bête ! je n'avais pas vu votre calotte.

Tout ne parlant, il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, puis remis son passeport dans sa poche, et il s'était assis. Mademoiselle Baptistine le considérait avec douceur. Il continua :

- Vous êtes humain, monsieur le curé. Vous n'avez pas de mépris. C'est bien bon un bon prêtre. Alors vous n'avez pas besoin que je paye ?

- Non, dit l'évêque, gardez votre argent. Combien avez-vous ? ne m'avez-vous pas dit cent neuf francs ?

- Quinze sous, ajouta l'homme.

- Cent neuf francs quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela ?

- Dix-neuf ans.

- Dix-neuf ans !

L'évêque soupira profondément.

L'homme poursuivit : - J'ai encore tout mon argent. Depuis quatre jours je n'ai dépensé que vingt-cinq sous que j'ai gagnés en aidant à décharger des voitures à Grasse. Puisque vous êtes abbé, je vais vous dire, nous avions un aumônier au baigne. Et puis un jour j'ai vu un évêque. Monseigneur, qu'on appelle. C'était l'évêque de la Majorie, à Marseille. C'est le curé qui est sur les curés. Vous savez, pardon, je dis mal cela, mais, pour moi, c'est si loin ! - Vous comprenez, nous autres ! - Il a dit la messe au milieu du baigne, sur un autel, il avait une chose pointue, en or, sur la tête. Au grand jour de midi, cela brillait. Nous étions en rang. Des trois côtés. Avec les canons, mèche allumée, en face de nous. Nous ne voyions pas bien. Il a parlé, mais il était trop au fond, nous n'entendions pas. Voilà ce que c'est qu'un évêque.

Pendant qu'il parlait, l'évêque était allé pousser la porte qui était restée toute grande ouverte.

Madame Magloire rentra. Elle apportait un couvert qu'elle mit sur la table.

- Madame Magloire, dit l'évêque, mettez ce couvert le plus près possible du feu. - Et se tournant vers son hôte : - Le vent de nuit est dur dans les Alpes. Vous devez avoir froid, monsieur ?

Chaque fois qu'il disait ce mot monsieur, avec sa voix doucement grave et de si bonne compagnie, le visage de l'homme s'illuminait. Monsieur à un forçat, c'est un verre d'eau à un naufragé de la Méduse. L'ignominie a soif de considération.

- Voici, reprit l'évêque, une lampe qui éclaire bien mal.

Madame Magloire comprit, et elle alla chercher sur la cheminée de la chambre à coucher de monseigneur les deux chandeliers d'argent qu'elle posa sur la table tout allumés.

- Monsieur le curé, dit l'homme, vous êtes bon. Vous ne me méprisez pas. Vous me recevez chez vous. Vous allumez vos cierges pour moi. Je ne vous ai pourtant pas caché d'où je viens et que je suis un homme malheureux.

L'évêque, assis près de lui, lui toucha doucement la main. - Vous pouviez ne pas me dire qui vous étiez. Ce n'est pas ici ma maison, c'est la maison de Jésus-Christ. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez ; vous avez faim et soif ; soyez le bienvenu. Et ne me remerciez pas, ne me dites pas que je vous reçois chez moi. Personne n'est ici chez soi, excepté celui qui a besoin d'un asile. Je vous le dis à vous qui passez, vous êtes ici chez vous plus que moi-même. Tout ce qui est ici est à vous. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom ? D'ailleurs, avant que me le dissiez, vous en avez un que je savais.

L'homme ouvrit des yeux étonnés.

- Vrai ? vous saviez comment je m'appelle ?

- Oui, répondit l'évêque, vous vous appelez mon frère.

- Tenez, monsieur le curé ! s'écria l'homme, j'avais bien faim en entrant ici ; mais vous êtes si bon qu'à présent je ne sais plus ce que j'ai ; cela m'a passé.

L'évêque le regarda et lui dit :

- Vous avez bien souffert ?

- Oh ! la casaque rouge, le boulet au pied, une planche pour dormir, le chaud, le froid, le travail, la chiourme, les coups de bâton ! La double chaîne pour rien. Le cachot pour un mot. Même malade au lit, la chaîne. Les chiens, les chiens sont plus heureux ! Dix-neuf ans ! J'en ai quarante-six. A présent le passeport jaune. Voilà.

- Oui, reprit l'évêque, vous sortez d'un lieu de tristesse. Ecoutez. Il y aura plus de joie au ciel pour le visage en larmes d'un pécheur repentant que pour la robe blanche de cent justes. Si vous sortez de ce lieu douloureux avec des pensées de haine et de colère contre les hommes, vous êtes digne de pitié ; si vous en sortez avec des pensées de bienveillance, de douceur et de paix, vous valez mieux qu'aucun de nous.

Pendant madame Magloire avait servi le souper. Une soupe faite avec de l'eau, de l'huile, du pain et du sel, un peu de lard, un morceau de viande de mouton, des figues, un fromage frais, et un gros pain de seigle. Elle avait d'elle-même ajouté à l'ordinaire de M. l'évêque une bouteille de vieux vin de Mauves.

Le visage de l'évêque prit tout à coup cette expression de gaîté propre aux natures hospitalières : - A table ! dit-il vivement. - Comme il en avait coutume lorsque quelque étranger soupait avec lui, il fit asseoir l'homme à sa droite. Mademoiselle Baptistine, parfaitement paisible et naturelle, prit place à sa gauche.

L'évêque dit le bénédicité, puis servit lui-même la soupe, selon son habitude. L'homme se mit à manger avidement.

Tout à coup l'évêque dit : - Mais il me semble qu'il manque quelque chose sur cette table.

Madame Magloire en effet n'avait mis que les trois couverts absolument nécessaires. Or c'était l'usage de la maison, quand l'évêque avait quelqu'un à souper, de disposer sur la nappe les six couverts d'argent, étalage innocent. Ce gracieux semblant de luxe était une sorte d'enfantillage plein de charme dans cette maison douce et sévère qui élevait la pauvreté jusqu'à la dignité.

Madame Magloire comprit l'observation, sortit sans dire un mot, et un moment après les trois couverts réclamés par l'évêque brillaient sur la nappe, symétriquement arrangés devant chacun des trois convives.

## La légende de saint Julien l'Hospitalier Gustave Flaubert : Trois Contes (1877)

(...)

Une nuit qu'il dormait, il crut entendre quelqu'un l'appeler. Il tendit l'oreille et ne distingua que le mugissement des flots.

Mais la même voix reprit :

- « Julien ! »

Elle venait de l'autre bord, ce qui lui parut extraordinaire, vu la largeur du fleuve.

Une troisième fois on appela :

- « Julien ! »

Et cette voix haute avait l'intonation d'une cloche d'église.

Ayant allumé sa lanterne, il sortit de la cahute. Un ouragan furieux emplissait la nuit. Les ténèbres étaient profondes, et çà et là déchirées par la blancheur des vagues qui bondissaient.

Après une minute d'hésitation, Julien dénoua l'amarre. L'eau, tout de suite, devint tranquille, la barque glissa dessus et toucha l'autre berge, où un homme attendait.

Il était enveloppé d'une toile en lambeaux, la figure pareille à un masque de plâtre et les deux yeux plus rouges que des charbons. En approchant de lui la lanterne, Julien s'aperçut qu'une lèpre hideuse le recouvrait ; cependant, il avait dans son attitude comme une majesté de roi.

Dès qu'il entra dans la barque, elle enfonça prodigieusement, écrasée par son poids ; une secousse la remonta ; et Julien se mit à ramer.

(...)

Quand ils furent arrivés dans la cahute, Julien ferma la porte ; et il le vit siégeant sur l'escabeau. L'espèce de linceul qui le recouvrait était tombé jusqu'à ses hanches ; et ses épaules, sa poitrine, ses bras maigres disparaissaient sous des plaques de pustules écailleuses. Des rides énormes labouraient son front. Tel qu'un squelette, il avait un trou à la place du nez ; et ses lèvres bleuâtres dégageaient une haleine épaisse comme un brouillard et nauséabonde.

- « J'ai faim ! » dit-il.

Julien lui donna ce qu'il possédait, un vieux quartier de lard et les croûtes d'un pain noir.

Quand il les eut dévorés, la table, l'écuelle et le manche du couteau portaient les mêmes taches que l'on voyait sur son corps.

Ensuite, il dit : - « J'ai soif ! »

Julien alla chercher sa cruche ; et, comme il la prenait, il en sortit un arôme qui dilata son cœur et ses narines. C'était du vin ; quelle trouvaille ! mais le lépreux avança le bras et d'un trait vida toute la cruche.

Puis il dit : - « J'ai froid ! »

Julien, avec sa chandelle, enflamma un paquet de fougères, au milieu de la cabane.

Le lépreux vint s'y chauffer ; et, accroupi sur les talons, il tremblait de tous ses membres, s'affaiblissait ; ses yeux ne brillaient plus, ses ulcères coulaient, et, d'une voix presque éteinte, il murmura :

- « Ton lit ! »

Julien l'aida doucement à s'y traîner, et même étendit sur lui, pour le couvrir, la toile de son bateau.

Le lépreux gémissait. Les coins de sa bouche découvraient ses dents, un râle accéléré lui secouait la poitrine, et son ventre, à chacune de ses aspirations, se creusait jusqu'aux vertèbres.

Puis il ferma les paupières.

- « C'est comme de glace dans mes os ! Viens près de moi ! »

Et Julien, écartant la toile, se coucha sur les feuilles mortes, près de lui, côte à côte.

Le lépreux tourna la tête.

- « Déshabille-toi, pour que j'aie la chaleur de ton corps ! »

Julien ôta ses vêtements ; puis, nu comme au jour de sa naissance, se replaça dans le lit ; et il sentait contre sa cuisse la peau du lépreux, plus froide qu'un serpent et rude comme une lime.

Il tâchait de l'encourager ; et l'autre répondait, en haletant :

- « Ah ! je vais mourir !... Rapproche-toi, réchauffe-moi ! Pas avec les mains ! non ! toute ta personne. »

Julien s'étala dessus complètement, bouche contre bouche, poitrine sur poitrine.

Alors le lépreux l'étreignit ; et ses yeux tout à coup prirent une clarté d'étoiles ; ses cheveux s'allongèrent comme les rais du soleil, le souffle de ses narines avait la douceur des roses ; un nuage d'encens s'éleva du foyer, les flots chantaient. Cependant une abondance de délice, une joie surhumaine descendait comme une inondation dans l'âme de Julien pâmé ; et celui dont les bras le serraient toujours grandissait, grandissait, touchant de sa tête et de ses pieds les deux murs de la cabane. Le toit s'envola, le firmament se déployait ; - et Julien monta vers les espaces bleus, face à face avec Notre-Seigneur Jésus, qui l'emportait dans le ciel.

Et voilà l'histoire de saint Julien l'Hospitalier, telle à peu près qu'on la trouve, sur un vitrail d'église, dans mon pays.

## L'hôte

### Albert Camus : L'exil et le royaume (1957)

L'instituteur regardait les deux hommes monter vers lui. L'un était à cheval, l'autre à pied. Ils n'avaient pas encore entamé le raidillon abrupt qui menait à l'école, bâtie au flanc d'une colline. (...)

(...) Les deux hommes étaient maintenant à mi-pente. Il reconnut dans le cavalier Balducci, le vieux gendarme qu'il connaissait depuis longtemps. Balducci tenait au bout d'une corde un Arabe qui avançait derrière lui, les mains liées, le front baissé. Le gendarme fit un geste de salutation auquel Daru ne répondit pas, tout entier occupé à regarder l'Arabe vêtu d'une djellaba autrefois bleue, les pieds dans des sandales, mais couverts de chaussettes en grosse laine grège, la tête coiffée d'un chèche étroit et court. Ils approchaient. Balducci maintenait sa bête au pas pour ne pas blesser l'Arabe et le groupe avançait lentement.

(...)

- Bon, dit Daru. Et comme ça, où allez-vous ?

Balducci retira sa moustache du thé : « Ici, fils.

- Drôles d'élèves ! Vous couchez ici ?

- Non. Je vais retourner à El Aneur. Et toi, tu livreras le camarade à Tinguit. On l'attend à la commune mixte. »

Balducci regardait Daru avec un petit sourire d'amitié.

- Qu'est-ce que tu racontes, dit l'instituteur. Tu te fous de moi ?

- Non, fils. Ce sont les ordres.

- Les ordres ? Je ne suis pas...

Daru hésita ; il ne voulait pas peiner le vieux Corse.

- Enfin, ce n'est pas mon métier.

- Eh ! Qu'est-ce que ça veut dire ? A la guerre, on fait tous les métiers.

- Alors, j'attendrai la déclaration de guerre !

Balducci approuva de la tête.

- Bon. Mais les ordres sont là et ils te concernent aussi. Ca bouge, paraît-il. On parle de révolte prochaine. Nous sommes mobilisés, dans un sens.

Daru gardait son air buté.

- Ecoute, fils, dit Balducci. Je t'aime bien, il faut comprendre. Nous sommes une douzaine à El Aneur pour patrouiller dans le territoire d'un petit département et je dois rentrer. On m'a dit de te confier ce zèbre et de rentrer sans tarder. On ne pouvait pas le garder là-bas. Son village s'agitait, voulait le reprendre. Tu dois le mener à Tinguit dans la journée de demain. Ce n'est pas une vingtaine de kilomètres qui font peur à un costaud comme toi. Après, ce sera fini. Tu retrouveras tes élèves et la bonne vie.

(...)

Il se leva et se dirigea vers l'Arabe, en tirant une cordelette de sa poche.

- Qu'est-ce que tu fais ? demanda sèchement Daru.

Balducci, interdit, lui montra la corde.

- Ce n'est pas la peine.

Le vieux gendarme hésita :

- Comme tu voudras. Naturellement, tu es armé ?

- J'ai mon fusil de chasse.

- Où ?

- Dans la malle.

- Tu devrais l'avoir près de ton lit.

- Pourquoi ? Je n'ai rien à craindre.

- Tu es sonné, fils. S'ils se soulèvent, personne n'est à l'abri, nous sommes tous dans le même sac.

- Je me défendrai. J'ai le temps de les voir arriver.

Balducci se mit à rire, puis la moustache vint soudain recouvrir les dents encore blanches.

- Tu as le temps ? Bon. C'est ce que je disais. Tu as toujours été un peu fêlé. C'est pour ça que je t'aime bien, mon fils était comme ça.

Il tira en même temps son revolver et le posait sur le bureau.

- Garde-le, je n'ai pas besoin de deux armes d'ici El Aneur.

Le revolver brillait sur la peinture noire de la table. Quand le gendarme se retourna vers lui, l'instituteur sentit son odeur de cuir et de cheval.

- Ecoute, Balducci, dit Daru soudainement, tout ça me dégoûte, et ton gars le premier. Mais je ne le livrerai pas. Me battre, oui, s'il le faut. Mais pas ça.

Le vieux gendarme se tenait devant lui et le regardait avec sévérité.

- Tu fais des bêtises, dit-il lentement. Moi non plus, je n'aime pas ça. Mettre une corde à un homme, malgré les années, on ne s'y habitue pas et même, oui, on a honte. Mais on ne peut pas les laisser faire.

- Je ne le livrerai pas, répéta Daru.

- C'est un ordre, fils. Je te le répète.

- C'est ça. Répète-leur ce que je t'ai dit : je ne le livrerai pas.

(...)

Ils marchèrent une heure et se reposèrent auprès d'une sorte d'aiguille calcaire. La neige fondait de plus en plus vite, le soleil pompait aussitôt les flaques, nettoyait à toute allure le plateau qui, peu à peu, devenait sec et vibrait comme l'air lui-même. Quand ils reprirent la route, le sol résonnait sous leurs pas. De loin en loin, un oiseau fendait l'espace devant eux avec un cri joyeux. Daru buvait, à profondes aspirations, la lumière fraîche. Une sorte d'exaltation naissait en lui devant le grand espace familial, presque entièrement jaune maintenant, sous sa calotte de ciel bleu. Ils marchèrent encore une heure, en descendant vers le sud. Ils arrivèrent à une sorte d'éminence aplatie, faite de rochers friables. A partir de là, le plateau dévalait, à l'est, vers une plaine basse où l'on pouvait distinguer quelques arbres maigres et, au sud, vers des amas rocheux qui donnaient au paysage un aspect tourmenté.

Daru inspecta les deux directions. Il n'y avait que le ciel à l'horizon, pas un homme ne se montrait. Il se tourna vers l'Arabe, qui le regardait sans comprendre. Daru lui tendit un paquet : « Prends, dit-il. Ce sont des dattes,



du pain, du sucre. Tu peux tenir deux jours. Voilà mille francs aussi. » L'Arabe prit le paquet et l'argent, mais il gardait ses mains pleines à hauteur de la poitrine, comme s'il ne savait que faire de ce qu'on lui donnait. « Regarde maintenant, dit l'instituteur, et il lui montrait la direction de l'est, voilà la route de Tinguit. Tu as deux heures de marche. A Tinguit, il y a l'administration et la police. Ils t'attendent. » L'Arabe regardait vers l'est, retenant toujours contre lui le paquet et l'argent. Daru lui prit le bras et lui fit faire, sans douceur, un quart de tour vers le sud. Au pied de la hauteur où ils se trouvaient, on devinait un chemin à peine dessiné. « Ca, c'est la piste qui traverse le plateau. A un jour de marche d'ici, tu trouveras les pâturages et les premiers nomades. Ils t'accueilleront et t'abriteront selon leur loi. » L'Arabe s'était retourné maintenant vers Daru et une sorte de panique se levait sur son visage : « Ecoute », dit-il. Daru secoua la tête : « Non, tais-toi. Maintenant, je te laisse. » Il lui tourna le dos, fit deux grands pas dans la direction de l'école, regarda d'un air indécis l'Arabe immobile et repartit. Pendant quelques minutes, il n'entendit plus que son propre pas, sonore sur la terre froide, et il ne détourna pas la tête. Au bout d'un moment, pourtant, il se retourna. L'Arabe était toujours là, au bord de la colline, les bras pendants maintenant et il regardait l'instituteur. Daru sentit sa gorge se nouer. Mais il jura d'impatience, fit un grand signe, et repartit. Il était déjà loin quand il s'arrêta de nouveau et regarda. Il n'y avait plus personne sur la colline.

Daru hésita. Le soleil était maintenant assez haut dans le ciel et commençait de lui dévorer le front. L'instituteur revint sur ses pas, d'abord un peu incertain, puis avec décision. Quand il parvint à la petite colline, il ruisselait de sueur. Il la gravit à toute allure et s'arrêta, essoufflé, sur le sommet. Les champs de roche, au sud, se dessinaient nettement sur le ciel bleu, mais sur la plaine, à l'est, une buée de chaleur montait déjà. Et dans cette brume légère, Daru, le cœur serré, découvrit l'Arabe qui cheminait lentement sur la route de la prison.

Un peu plus tard, planté devant la fenêtre de la salle de classe, l'instituteur regardait sans la voir la jeune lumière bondir des hauteurs du ciel sur toute la surface du plateau. Derrière lui, sur le tableau noir, entre les méandres des fleuves français s'étalait, tracée à la craie par une main malhabile, l'inscription qu'il venait de lire : « Tu as livré notre frère. Tu paieras. » Daru regardait le ciel, le plateau et, au-delà, les terres invisibles qui s'étendaient jusqu'à la mer. Dans ce vaste pays qu'il avait tant aimé, il était seul.

## Le Chambon- sur- Lignon

Je lis des histoires vraies, octobre 1994

### L'étoile jaune

Le dimanche après-midi, David et Elisabeth ont pris l'habitude de se promener sur les bords du Lignon, à l'orée du bourg. David a seize ans. Comme Sarah, il a dû changer de nom pour cacher ses origines juives et s'appelle aujourd'hui Jean-Paul. David est dans la même classe qu'Elisabeth, au collège Cévenol, école qui a été fondée un peu avant la guerre par André Trocmé et son adjoint le pasteur Edouard Theis.

A cette époque, le collège Cévenol comptait une trentaine d'élèves. Maintenant, ils sont plus de 200... 200 enfants dont la plupart fuient la fureur des polices françaises et allemandes.

- Ce matin, le pasteur m'a dit qu'on ne devait pas obéir à la loi des hommes lorsqu'elle est contraire à la loi de Dieu. Il a raison !

- Il a toujours raison, rit Elisabeth.

David hoche gravement la tête.

- Oui, bien sûr... Mais ça m'a rappelé quand mes parents ont été arrêtés. Lorsque je me suis retrouvé chez ma tante, j'ai arraché mon étoile jaune. C'était pour montrer que je n'obéissais plus.

L'étoile jaune ! Ces deux mots font frissonner Elisabeth car elle aussi a dû porter cette terrible marque, bien visible sur le côté gauche de la poitrine. Chaque Juif devait en porter une sur son vêtement. C'était la loi, imposée par les Allemands et mise en pratique par le Gouvernement de la France installé à Vichy.

Près d'eux, la rivière serpente dans un doux chuchotis. Ils en remontent le cours comme on chercherait à remonter le temps, à la recherche d'un passé heureux, sans étoile jaune, sans menace, sans rafales de mitrailleuse. Ici, un gros rocher sépare le flot en deux. Un gros rocher solide, brillant, étincelant dans le soleil d'hiver. L'eau glacée qui glisse sur ses flancs ne saurait l'entamer. Est-ce la vue de ce rocher qui les fait soudain penser au pasteur ?

David et Elisabeth se regardent dans les yeux. Il n'y a déjà plus d'enfance dans ce regard. On peut certes y lire une sourde inquiétude, mais également une grande détermination, celle qu'André Trocmé a su leur insuffler.

- Tu crois qu'ils l'auront ? demande David.

- Ils tournent autour du Chambon comme des vautours.

- S'ils devaient arrêter le pasteur, ils devraient arrêter tout le village ! s'emporte David.

David a raison. Ce sont les trois mille habitants du Chambon qui risquent leur vie en cette année 1943, et ce depuis bientôt deux ans ! Si loin que porte le regard, depuis le presbytère jusqu'à la Maison des Roches dirigée par Daniel Trocmé, le cousin d'André, presque toutes les fermes cachent un réfugié. Ici et là, sur le plateau cévenol, on partage le maigre pain quotidien avec des affamés en fuite.

- A ton avis, pourquoi font-ils tout ça pour nous ?

David ne répond pas tout de suite. Il laisse ses pensées dériver au fil de l'eau du Lignon qui s'en va, ailleurs.

- Peut-être parce qu'ils sont protestants, répond-il enfin. Les protestants aussi ont été pourchassés pendant des siècles. A moins que ce ne soit le fil invisible...

- Quel fil invisible ? demande Elisabeth.

- Celui que le pasteur a tissé entre les gens. Grâce à lui, ils ne forment plus qu'un.

A peine David venait-il de finir sa phrase qu'un bruit de moteur leur fit dresser l'oreille. Vite, ils sautèrent se cacher derrière un muret de pierres sèches.

La voiture de la Gestapo passa, libérant dans son sillage un nuage de poussière.

Les hommes aux imperméables de cuir noir ne les avaient pas vus. Une fois de plus, ils venaient de sauver leurs vies.

## **L'âme du Chambon**

Au Chambon, pour quelques jours ou pour plusieurs années, de nombreuses fermes abritèrent un réfugié juif. Pourquoi ?

« Parce qu'il fallait le faire ! » répondent simplement ceux qui ont risqué leur vie pour sauver celle des autres.

Certains en sont morts, comme le cousin d'André, Daniel Trocmé, ou encore le jeune médecin du village, Roger Le Forestier. André, Theis et Darcissac ont été internés dans un camp, puis finalement libérés.

Les enfants, Elisabeth, David, Sarah ont été sauvés. Soit ils sont restés au Chambon jusqu'à la fin de la guerre, soit ils ont été mis à l'abri en Suisse.

En 1942, la grande rafle du Vélodrome d'hiver, à Paris, envoya à la torture et à la mort 4 501 enfants juifs dont le plus jeune avait tout juste deux ans. Le combat du Chambon-sur-Lignon, secret et digne, sauva de la déportation et des chambres à gaz 5 000 personnes dont 2 500 Juifs, principalement des enfants. Ce combat se fit sans bruit, sans éclat, mais ce fut un vrai combat. Dans une France prisonnière, ces gens-là restèrent libres.

Le bon pasteur du Chambon travailla pour la paix jusqu'à sa mort, en 1971. Il oeuvra notamment pour le Mouvement international de la réconciliation. Car la non-violence est le contraire de la résignation. Un village de la Haute-Loire, en Auvergne, en est la preuve.

## **Les étrangers et nous**

**Etienne Balibar : Très loin et tout près, Bayard, 2007, pp. 42-43**

Les frontières nous séparent les uns des autres, nous qui sommes d'ici d'eux qui sont de là-bas, mais elles nous réunissent également. Nous pourrions aussi dire que les étrangers ne se confondent pas avec nous : parfois ils sont un peu inquiétants car nous ne les connaissons pas bien, nous ne les comprenons pas du premier coup, mais nous ne pourrions pas vivre sans eux. Si nous restions toujours entre nous, nous mènerions une vie stupide et bornée.

A cela il faut tout de suite apporter deux correctifs de taille. Tout d'abord, les étrangers ne sont pas tous de l'autre côté, heureusement, et les compatriotes, ceux que nous considérons comme plus proches de nous, ou plus semblables, ne sont pas tous, eux non plus, du même côté, c'est-à-dire d'ici. Il y a énormément d'étrangers qui vivent parmi nous et sans qui, en réalité, nous ne pourrions pas vivre et il y en a de plus en plus. D'autre part, les étrangers ne sont pas complètement différents de nous. Le plus souvent, même, ils sont beaucoup moins différents de nous que nous ne le croyons et que eux, aussi, le croient ; ils sont beaucoup moins différents que ce que l'on serait tenté de croire si on exagérait la signification des cartes, des papiers d'identité ou même des différences de langues, de cultures ou de religions. Nous en faisons tous l'expérience dans beaucoup de circonstances, vous pouvez vous apercevoir que nous sommes très différents de gens qui ont la même nationalité que nous, nous ne nous sentons pas beaucoup de points communs avec eux et nous pouvons avoir au contraire beaucoup de points communs, d'affinités et de similitudes avec des gens qui, officiellement, sont des étrangers. Nous pouvons écouter la même musique, travailler ensemble ou jouer ensemble, on peut jouer à toutes sortes de jeux avec des gens dont on ne connaît pas vraiment la langue, avec qui on ne partage pas les mêmes expériences et qui n'ont pas la même origine. (...)